

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'ai mal dormi.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°174/205-206

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 410, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/87-92

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°138 Dimanche 23, 6 heures

J'ai mal dormi. Je me lève ennuyé de ne pas dormir. Je ne veux pas que vous soyez malade. J'ai peur que la pauvre Duchesse de Broglie ne le soit beaucoup, beaucoup. Les spasmes se sont emparés d'elle. C'est son mal habituel même en santé. Elle a toujours passé la nuit à rêver, à s'agiter, assiégée par le cauchemar, et plus fatiguée, en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans un état nerveux déplorable. Le mal violent est venu à la suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours se croyant débarrassée d'une petite fièvre de rhume. Elle avait faim ; elle a mangé du poulet. Cela a déterminé des accidents intestinaux qui ont bouleversé toute sa personne. On dit que, dans les meilleures chances la maladie durera au moins 40 jours. J'ai horreur de ces longues maladies, qui ne sont pas domptées dans la première semaine. Ni la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui veut guérir, ne suffisent à une si longue carrière. Je les ai tant vues s'épuiser l'une et l'autre !

Quel abyme entre ce que nous souhaitons, et ce que nous pouvons entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens. Je l'ai vu cet abyme ; j'y suis tombé. Je n'y puis croire. Il me semble impossible, absolument impossible que des affections si profondes, des vœux si ardents, toute l'âme attachée à une seule pensée à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre puissance. Toute ma nature se refuse à cette cruelle conviction. Et quand je la sens venir, quand je me vois au terme du savoir et du pouvoir humain, je fais comme les plus simples, je me réfugie dans la prière, cette tentative d'attirer, par un désir immense et vrai, la force de Dieu au secours de notre faiblesse. Je ne sais ce que peut la prière ; je ne prétends pas entendre la réponse de Dieu à ce cri de l'homme. Mais que Dieu n'écoute pas, que le cri de l'homme se perde dans l'air comme le bruit du vent, que notre âme ne puisse, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, rien de plus que ce qui se voit ici bas, je ne le crois point, je ne le croirai jamais. Et je prierai toujours, dût ma prière échouer toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance après de lui, et j'aime bien marcher dans les plus épaisses ténèbres que rester immobile avec désespoir, sûr qu'il n'y a aucun moyen d'arriver.

9 heures

Je vous ai quittée. J'étais trop triste. Avec vous, je me défends de ma tristesse. Je crains pour vous la contagion. Pardonnez moi quand je me laisse aller. Je vous aime beaucoup, & je le sens au moins autant quand je suis triste que dans mes meilleurs moments. Votre grand Duc va-t-il décidément mieux ? N'a-t-on plus de crainte ? Savez-vous qu'il est fort connu que c'est la brutale imprévoyance de son père qui a failli le tuer ? Les hôtes que j'ai ici me le disaient hier ; et ils ne le tenaient pas du tout de moi. Ils me quittent aujourd'hui, M. Duvergier de Hauranne ce matin. M. Rossi ce soir. Mes nouvelles sont que le Ministère est de nouveau sérieusement inquiet de la Suisse. Louis Buonaparte ne s'en ira pas. Le parti radical suisse et Français, avec lequel, il est en intelligence, lui défend de s'en aller. Et puis, il est sot au-delà de tout ce qui se peut imaginer. Il y a quelques années, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un homme d'esprit que je connais voulant de lui un

conseil. Il lui montra une lettre de Corse où on lui promettait 1500 hommes, s'il voulait aller les chercher, et débarquer avec eux en France. Son conseiller l'en détourna, l'assurant qu'il ne réussirait pas. " Mais pourquoi donc ? Mon oncle l'a bien fait avec la moitié. " L'avis de M. Hess de Zurich, qui veut qu'on demande à Louis B. de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est français ou suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être difficile à L. B. de dire officiellement et décidément qu'il n'est plus français. Je sais qu'on attend quelque chose de là. Probablement on a tort. En telle situation, le plus grossier mensonge ne coûte rien et ne fait pas grand chose, car il ne trompe personne.

9 h. 1/2

Elle est morte. Je viens de recevoir un mot de son mari. Je pars pour Broglie dans deux heures. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-23.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 16/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1538>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 23 septembre 1838

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J'ai mal dormi. Je me lève, ennuyé
de ne pas dormir. Je ne veux pas que vous soyez malade.
J'ai peur que la pauvre duchesse de Broglie ne le soit beaucoup,
beaucoup. Les spasmes de son emparé d'elle. C'est son mal
habituel, même en santé. Elle a toujours passé la nuit à
rivers, à Sagiter, assailli par le couchement et plus fatiguée
en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans
un état nerveux déplorable. Le mal vient de venir à la
suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours, se
croquant débarrassée d'une petite fièvre de rhume. Elle avait
failli; elle a mangé du poulet. Cela a déterminé des
accidents intestinaux qui ont bouleversé toute la personne.
On dit que, dans les meilleurs cas, la maladie dure
au moins 40 jours. J'ai horreur de ce long malade
qui ne sont pas comptés dans la première semaine. Ni
la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui
veut guérir ne suffisent à une si longue carrière. Je l'ai
si tant vu. J'épuisais l'une et l'autre! Quel abîme
entre ce que nous souhaitons et ce que nous pouvons,
entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens!
Je l'ai vu cet abîme j'y suis tombé. Je n'y puis croire.

Il me semble impossible, absolument impossible que des
 affections si profondes, de vœux si ardens, toute l'âme attachée
 à une seule pensée, à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre
 puissance. Toute ma nature se refuse à cette brève soumission.
 Et quand je la leur rends, quand je me vois au terme de
 l'avoir et du pouvoir humain, je fais comme le plus simple,
 je me réfugie dans la prière, cette tentative d'attrier, par
 un être immense et vrai, la force de Dieu au secours de
 notre faiblesse. Je ne sais ce que peut la prière ; j'en
 prétends par entendre la réponse de Dieu à ce cri de l'homme.
 Mais que Dieu m'écarte par, que le cri de l'homme se perde
 dans l'air comme le bruit du vent, que notre âme ne
 quitte, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, rien de
 plus que ce qui se voit ici bas, je ne le croirai point, je
 ne le croirai jamais. Et je prierai toujours, dit ma prière
 échouer toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles
 volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance
 auprès de lui, et j'aime bien ^{mieux} marcher dans la plus épaisse
 ténacité que rester immobile avec désespoir, les yeux n'y a
 aucun moyen d'échapper.

9 heures.

Je vous ai quitté. J'étais trop triste. Avec vous, je me défendais
 de ma tristesse. Je craignais pour vous la contagion. Pardonnez
 moi quand je me laisse aller. Je vous aime beaucoup, et
 je le suis au moins autant quand je suis triste que dans
 mes meilleurs moments.

Vous
 crainte
 impossible
 que j'ai
 du tout
 Il
 matin,
 Mais
 -L'âme
 pas. Le
 tu en es
 au delà
 année,
 homme
 Il lui m
 hommes
 la France
 réussira
 fait av
 L'a
 B. de
 ou l'âme
 diffiult.
 plus (Pro
 -L'âme
 ne toute

Votre Grand-Duc va-t-il décidément partir ? N'a-t-on plus de crainte ? Savez-vous quel est son sort comme que c'est la brutale imprévoyance de son père qui a failli le tuer ? Les hôtes que j'ai eu me le disaient bien, et ils ne le tenaient pas du tout de moi.

Il me quitte aujourd'hui, M. Duvergier de Lérouville ce matin, M. Adolphe de Vois.

Mes nouvelles sont que le Ministère est de nouveau sérieux. L'empereur inquiet de la Suisse, Louis Bonaparte ne s'en ira pas. Le parti radical, Suisse et Français, avec lequel il est en intelligence, lui défend de s'en aller. Et puis, il est sûr au delà de tout ce qui se peut imaginer. Il y a quelques années, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un homme d'opinion que je connais, voulant de lui un Conseil. Il lui montra une lettre de l'empereur où on lui promettoit 1500 hommes, s'il voulait aller lui chercher et débarrasser avec eux la France. Son conseil fut l'empereur, l'assurant qu'il ne réussirait pas. « Mais pourquoi donc ? » mon oncle l'a bien fait avec la moitié »

L'avis de M. Hess, de Zurich, qui veut qu'on demande à Louis Bonaparte de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est Français ou Suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être difficile à L. B. de dire officiellement et définitivement quel est son plus Français. Je sais qu'on attend quelque chose de là. Probablement on a tort. En telle situation, le plus grosier mensonge ne coûte rien et ne fait pas grand'chose, car il ne trompe personne.

Ad. 1/2.

M. est mort. Je viens de recevoir un mot de son mari.
Je pars pour Boulogne dans deux heures. Adieu. Adieu.

de ne
J'ai p
beau
habit
réc
en se
un él
Saint
Cory
fais
accid
de d
au
qui
la f
voul
ai l
entre
entre
de l